

MARION, Séraphin, de la Société Royale, « La Critique littéraire dans le Canada français d'autrefois ». *Les Lettres Canadiennes d'Autrefois*, Tome IX, Ottawa, 1958. 193 p.

Paul-Émile Racicot, s.j.

Volume 11, Number 4, mars 1958

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/301875ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/301875ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (print)

1492-1383 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Racicot, P.-É. (1958). Review of [MARION, Séraphin, de la Société Royale, « La Critique littéraire dans le Canada français d'autrefois ». *Les Lettres Canadiennes d'Autrefois*, Tome IX, Ottawa, 1958. 193 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 11(4), 603–604. <https://doi.org/10.7202/301875ar>

MARION, Séraphin, de la Société Royale, « La Critique littéraire dans le Canada français d'autrefois ». *Les Lettres Canadiennes d'Autrefois*, Tome IX, Ottawa, 1958. 193 pages.

L'auteur poursuit avec patience et sérénité le recensement des « Lettres Canadiennes d'autrefois ». Le neuvième tome de cet imposant ouvrage traite des origines de « La Critique Littéraire ». Ceux qui s'imaginent que cet art ne s'exerça au pays que d'une façon élégante et douceuse trouveront batailleur ce nouveau-né de nos Lettres.

Louis-Honoré Fréchette occupe une place imposante dans le tableau de nos écrivains. Aujourd'hui, il convient encore de lui accorder faveur dans toute anthologie. Cependant la parution de ses poèmes souleva des réactions fort diverses. Fréchette présentait des vers selon le goût de l'école romantique et il affichait en même temps un libéralisme trop républicain ; il choqua ainsi les esprits pseudo-classiques et les conservateurs fédéralistes. La critique mettra du temps à se dégager de la politique, puisque Fréchette était à la fois poète d'expression et libéral de pensée. « La Minerve » lui sera donc hostile, puis au nom de Boileau les censeurs blâmeront ses écrits.

Routhier sut apprécier les vers de Fréchette en louant les images et le rythme du style, sans insister sur le poids des idées. La critique littéraire marquait là un progrès sensible. Routhier se révéla aussi pertinent envers la prose de l'abbé Casgrain et de Marmette ; par contre, il combattit violemment l'attitude frondeuse de l'Exilé et tourna Dessaulles en ridicule.

En 1880, l'Académie française couronne pour la première fois un ouvrage canadien et accorde le prix Montyon à Fréchette. Les louanges pleuvent sur la tête du lauréat. Mais le beau temps passe trop vite. Le voyage de Sarah Bernhart inspire le poète. Malheureusement, la faiblesse des strophes apparaît trop évidente

devant les critiques, qui adoptent alors un genre plaisant et plein d'humour. Fréchette usera de la même veine pour répliquer aux attaques de Thibault; cependant, il sert une potion plus amère à Tardivel.

L'aventure de Fréchette dans le domaine dramatique ne sera pas heureuse. Présenter deux pièces dans la même semaine était un coup d'audace. Les journaux couvrirent d'éloges « Le Retour de l'Exilé », mais se montrèrent réticents sur « Papineau ». La supercherie éclata, quand on découvrit le roman de Berthet: « La Bastide Rouge ». Fréchette plagiait. Tardivel se scandalise, Chapman accable, *La Minerve* jubile. Pauvre lauréat ! Les critiques le couronnent d'épines. On fouille Hugo, Lamartine et Musset pour dénicher les ressemblances. On daube sur Fréchette, sans se rendre compte qu'il a ouvert les portes du Canada français au courant romantique.

L'accusation de plagiaire lancée, Chapman la reçoit aussi de Roulland, qui l'accuse de copier Fréchette lui-même. Quant à Roulland, il tombe dans le même piège. Ici, on se perd dans les comparaisons de textes où la malveillance l'emporte sur le jugement. Enfin, l'auteur termine sur une note juste et pondérée à l'égard de notre « tête épique », que fut Louis-Honoré Fréchette.

Monsieur Marion a su recréer la température des esprits de l'époque. Son étude documentée reste agréable à la lecture et pleine d'intérêt. On lui a parfois reproché son style vétuste. Mais quand on aime le passé, comment ne pas en être imprégné ? Le zèle de ce laborieux écrivain mérite nos respects et nos encouragements.

Pourquoi ne pas ajouter qu'il serait anormal de voir nos écrivains ou nos journalistes se lancer dans la critique littéraire, sans connaître notre propre littérature ? Les travaux de Monsieur Marion sont un exemple de cette probité et de cette primordiale nécessité.

PAUL-EMILE RACICOT, s.j.